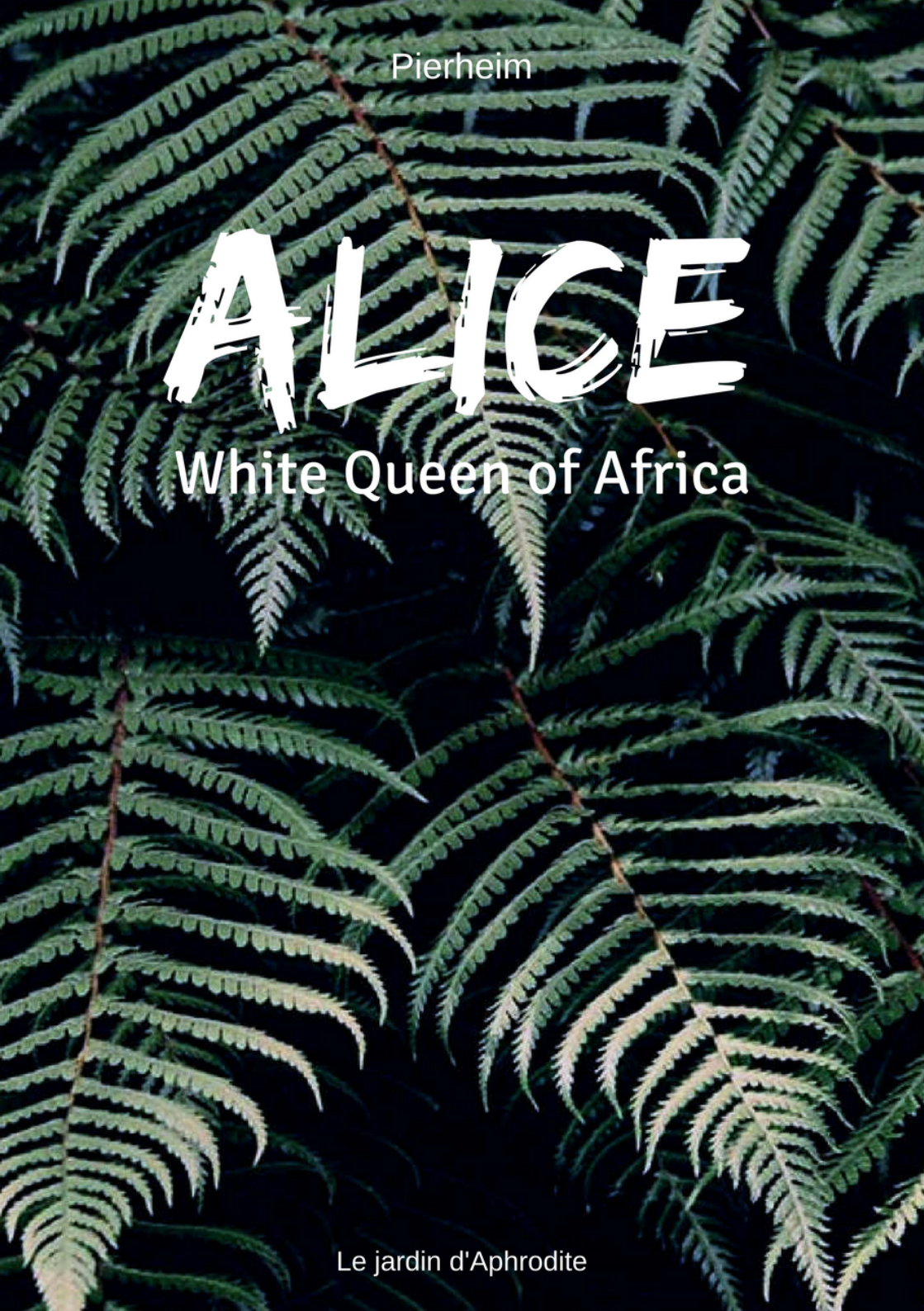


Pierheim

ALICE

White Queen of Africa

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Pierheim

Alice

White Queen of Africa

© Le jardin d'Aphrodite - Juillet 2017

Sommaire

Le Tabou **3**

L'Afrique **11**

Ganvié **15**

Au pays Baoulé **21**

Épilogue **29**

Le Tabou

Alice marchait d'un pas assuré, indifférente aux regards des passants. Elle savait qu'elle était belle, bien sûr, mais là, elle s'en fichait. Elle était perdue dans ses pensées, indifférente à son environnement.

Elle venait d'avoir dix-huit ans et, son bac en poche, devait aller en fac de lettres fin septembre. Blonde aux cheveux mi-longs un peu rebelles, yeux verts, quelques taches de rousseur jusque sur son nez joliment retroussé, elle avait un corps de rêve bien entretenu par les sports qu'elle pratiquait assidûment, danse et natation ; d'une taille moyenne, 1,70 m pour 54 kg, elle avait de beaux seins bien fermes qui remplissaient bien ses bonnets C. Là, ils roulaient au rythme de ses pas, libres de toute entrave sous le fin tissu de sa robe. La chaleur presque étouffante qui régnait sur Paris en cette fin juillet faisait regretter de ne pouvoir partir sur une plage.

Alice venait de se faire épiler intégralement pour les beaux yeux de son amant Jonathan, et ne portait plus de petite culotte sous sa courte robe d'été à bretelles. En fait, elle était nue dessous, et ça la perturbait un peu. Mais pas autant que les SMS qu'elle venait de recevoir, de source inconnue.

« Alice, si tu ne veux pas passer à côté de ta vie, il te faut traverser le miroir. Jonathan te trompe avec ta meilleure amie, regarde la photo jointe. »

Les larmes aux yeux, Alice avait vu Jonathan embrasser Mélissa, sa copine d'enfance. Son cœur s'était brisé devant cette double trahison.

« Alice, tu as jusqu'à seize heures pile, dans vingt-huit minutes, pour aller au 17, rue du Paradis ; il te faut dix minutes à pied, tu franchiras la porte et suivras les indications. C'est ta vie qui commence aujourd'hui, ta vraie vie. »

Alice essaya d'envoyer un message en réponse pour avoir des explications ; message non délivré. Ses pas l'amenèrent rue du Paradis ; elle s'arrêta en face de la porte du 17, une simple porte en bois peinte en vert.

Poussant la porte, elle découvrit un vaste hall dallé de granit. À droite, à gauche, des boîtes aux lettres ; par contre, sur le mur du fond il y avait une sorte de petite crédence où était posé bien en évidence un petit paquet. Elle ne fut nullement surprise de découvrir qu'il lui était destiné. Que signifiait cette mise en scène ? Un SMS pour commencer, maintenant un paquet... Fébrilement, elle ouvrit le paquet, se cassant un ongle, tandis que le contenu se répandait sur le sol. Une liasse de billets de banque, une bague en poil d'éléphant, une place dans le train de dix-huit heures à destination de Rouen et un simple mot tout aussi énigmatique :

« Sur les docks de Grand-Couronne, tu y trouveras le Tabou. »

Alice jeta un rapide coup d'œil à sa montre : il était déjà 16 h 15 ; elle ramassa le contenu du paquet et le mit dans son sac, puis ressortit dans la rue tandis qu'un roulement de djembé se faisait entendre dans une cour voisine.

Elle héla un taxi et lui demanda de la conduire jusqu'à la gare Saint-Lazare. Parvenue à destination, elle avait largement le temps de prendre un café avant de rejoindre sa place réservée dans le train. Ce qu'elle fit, prenant son temps et cherchant à remettre un peu d'ordre dans ses idées. Ainsi, « son » Jonathan l'avait trahie avec sa meilleure amie, alors qu'elle voulait lui faire l'offrande d'un pubis tout doux, tout lisse. Cette affaire ne restera pas impunie ;

ces traîtres vont le payer très très cher ! De rage, elle retira de son doigt la bague qu'il lui avait offerte comme preuve de son éternel amour.

Puisque plus personne ne l'attendait, elle se dit qu'elle pouvait se lancer dans cette aventure ; elle s'installa dans le train. Pendant le trajet elle essayait de trouver un sens à cette histoire, mais n'arrivait pas vraiment à se concentrer à cause de la forte odeur de cannelle qui se dégageait le contenu du paquet qu'elle avait transféré dans son sac à main. Finalement, elle passa à son annulaire la bague en poil d'éléphant ; cet objet lui rappelait son enfance : son père lui en avait rapporté une au retour d'un de ses nombreux voyages africains.

⋆

Arrivée en gare de Rouen, la nuit était tombée ; elle prit un taxi et demanda au chauffeur de la conduire au Tabou, à Grand-Couronne. Celui-ci parut un peu surpris d'une telle demande mais, n'osant pas poser de questions, il se mit en route, quittant les artères éclairées de la grande ville pour traverser une sorte de zone industrielle aux lueurs blafardes. Finalement le taxi s'arrêta devant un bar dont le nom était encadré par des néons clignotants rouges.

Devant ce bouge, Alice prit peur ; elle n'était pas du tout rassurée, d'autant que la tenancière sur le pas de la porte l'interpellait en lui demandant si elle venait ici pour travailler. Afin de détendre l'atmosphère pesante qui s'était installée, le chauffeur lui demanda si elle était sûre de cette adresse car on voyait bien qu'il s'agissait d'un bar à hôtesses.

C'était donc ça sa vraie vie : vivre dans un bar, faire consommer le client et coucher avec ? Non, ce n'était pas possible, il devait y avoir une erreur quelque part ; elle n'avait pas « traversé le miroir ». Tremblante elle tendit son papier au chauffeur ; celui-ci le regarda avec attention puis redémarra, conduisant dans un dédale

de petites rues pour finalement déboucher sur les quais, roulant doucement afin de regarder le nom de chaque navire ; tout au bout il y avait un cargo gris foncé, bien éclairé : c'était *Le Tabou*.

Après avoir réglé le taxi, seule devant cet imposant cargo, Alice se hasarda à monter l'échelle de coupée. Quelques membres d'équipage, la voyant s'avancer, commencèrent à lui lancer des sifflets admiratifs, ce qui attira le reste de l'équipage et provoqua un véritable brouhaha. Inquiète, elle s'apprêtait à faire demi-tour lorsqu'une voix très forte prononça quelques mots en wolof qui suffirent à ramener très rapidement le silence. Le petit Africain qui avait parlé vint à la rencontre de la jeune femme, et après lui avoir baisé la main en faisant une sorte de révérence l'aida à monter à bord. Il la conduisit ensuite à travers les coursives jusqu'à une luxueuse cabine.

— Voici votre habitat pour le voyage. dit-il en s'effaçant. Vous devez certainement être très fatiguée après cette longue journée ; je vais vous faire porter un repas léger et vous pourrez ensuite vous reposer.

Quelques instants plus tard, un homme revint portant une lourde corbeille remplie de fruits exotiques qu'il déposa sur une sorte de commode, puis ressortit en faisant toujours cette espèce de révérence avant de refermer la porte à clé derrière lui.

Alice grignota quelques fruits. Ils étaient sucrés à souhait et n'avaient rien à voir avec ces pseudos fruits exotiques que l'on trouve dans les boutiques françaises ; ceux-là conservaient le bon goût de la nature. S'allongeant ensuite sur le lit, elle ne tarda pas à sombrer dans un profond sommeil.

⋆

Lorsqu'elle s'éveilla le lendemain matin, les vibrations et les bruits du moteur lui indiquèrent que le navire faisait route. Regardant par un sabord, elle voyait les rives de la Seine s'éloigner

peu à peu, tandis que mollement agité par la houle le cargo rejoignait lentement la haute mer.

Enfermée dans sa cabine et ne sachant que faire, elle retira sa robe et prit une douche chaude. Tandis qu'elle se couvrait de gel moussant et frottait avec attention son corps, il lui sembla vaguement entendre la porte de sa cabine s'ouvrir, puis peu après se refermer. Lorsqu'elle ressortit de la douche, sa robe, son sac à main ainsi que son portable avaient disparu. Par contre, sur un plateau garni d'appétissantes viennoiseries, l'attendait un grand bol de café noir.

Elle se demandait souvent pourquoi prenait-on d'un côté autant soin d'elle, tandis que de l'autre on la faisait vivre dans un tel dénuement. Elle n'avait rien d'autre à faire pendant ses journées rythmées par les brèves visites du garçon de cabine qui lui portait ses repas, que de passer de longues heures à se caresser, à rechercher avec ses doigts le plaisir.

Le navire quitta la Manche puis s'engagea dans le rail d'Ouessant pour entamer la traversée du golfe de Gascogne.

Sa porte n'était plus fermée à clé ; mais nue, elle n'osait pas quitter sa cabine. Un matin, elle trouva son plateau du petit déjeuner agrémenté d'un phallus en ébène poli de belle taille ; elle passa ainsi de longs moments à jouer avec cet olisbos, découvrant d'insoupçonnés plaisirs car elle rythmait ses va-et-vient sur les mouvements du bateau, plus agité dans cette partie de l'océan. Elle avait souvent l'impression de faire l'amour avec la mer, surtout lorsque l'étrave du navire s'enfonçait dans la vague puis remontait fièrement avant de plonger dans la lame suivante.

Un matin, après avoir dévoré son copieux déjeuner, alors que le cargo poursuivait sa route plein sud en longeant les côtes portugaises, elle reçut la visite de celui qui l'avait accueillie à bord.

Après les révérences habituelles, il tint à lui parler ; il lui devait quelques explications. Alice, assise dans la position du lotus

sur le lit, n'osa pas interrompre son long monologue et l'écouta attentivement :

— Je m'appelle Kouakou, de la tribu des Baoulés ; comme tu le vois, je suis marin mais je suis aussi marabout ; on m'appelle Le Messager.

« Ta présence ici n'est pas le fruit du hasard ; j'ai bien connu ton père avant qu'il ne disparaisse tragiquement. Très souvent, il venait nous rendre visite au village, rendant des hommages appuyés à notre défunte reine et à d'autres femmes de la tribu. La reine avait eu, grâce à ton papa, une fille qui aurait du lui succéder, car chez nous il n'y a pas de roi : juste une reine.

« Malheureusement, sa fille est aussi décédée il y a quelque temps, et plus personne ne dirige le royaume désormais. Après de longs palabres avec le Conseil des Anciens, il a donc été décidé que ce serait toi qui devais désormais être notre reine, et j'ai donc pour mission de te mener jusqu'à ton royaume. J'ai pris beaucoup de précautions, craignant que tu nous échappes ; mais maintenant je vois dans ton regard ton assentiment pour régner chez nous : c'est un grand jour pour notre peuple.

« Je vais annoncer tout de suite cette grande nouvelle aux autres Baoulés qui sont à bord. Juste une dernière petite précision : tu devras désormais avoir le crâne toujours rasé, car chez nous c'est le symbole de l'autorité royale.

Kouakou quitta rapidement la cabine, et quelques minutes plus tard une clameur retentit, ponctuée par des rires, des applaudissements et des chants. On sentait une douce euphorie à bord. C'est un peu comme si un ciel gris s'était brusquement déchiré pour laisser place à un éclatant soleil.

Après son départ, Alice resta un long moment perplexe, se demandant si elle ne rêvait pas, et pourquoi – sans qu'elle ait prononcé un mot – il avait pu lire dans son regard qu'elle était prête à devenir reine. Une reine de dix-huit ans bachelière !

Elle était encore perdue dans ses pensées lorsque Le Messager revint pour lui raser le crâne. Elle se laissa tondre dans une sorte d'état second, tout en repensant au premier SMS qui avait modifié le cours de sa vie : « Il te faut traverser le miroir. », cherchant un sens à cette énigme... Ce miroir, est-ce l'océan qu'il faut traverser ?

Lorsque Kouakou reprit la parole, elle sursauta en découvrant un crâne lisse et brillant qui lui donnait un visage lunaire.

— Ce soir, nous allons donner une grande fête sur le pont afin de célébrer le début de ton règne ; les journées passées dans le plus total dénuement t'auront permis de méditer sur le sens de la vie, et maintenant sur ton avenir de reine. Je suis à présent certain que le Conseil des Anciens a fait le bon choix en te confiant notre royaume.

Tout cela lui paraissait naturel maintenant, un peu comme si l'esprit de son père lui avait insufflé, des réminiscences de sa vie africaine.

Plus tard, en début de soirée le marabout se présenta à sa porte, portant sous son bras une longue et fine robe en lin, sorte de boubou africain, d'un blanc immaculé. Elle enfila le vêtement puis se mit en marche à la suite de l'Africain qui la conduisit sur le pont. Là, une quinzaine d'hommes de l'équipage étaient déjà arrivés ; certains s'affairaient autour de leurs instruments de musique, d'autres commençaient à apporter des plateaux remplis de canapés. À son arrivée, tous interrompirent leurs tâches et vinrent la saluer avec déférence ; certains avaient, pour l'occasion, revêtu le costume tribal traditionnel, d'autres restaient habillés à l'européenne. Lorsque tous furent rassemblés, Kouakou prit la parole :

— Frères Baoulés, vous avez devant vous votre nouvelle reine ; vous avez la chance de la découvrir avant les Anciens du village. Alors faisons la fête en l'honneur de notre nouvelle reine Alice !

Un roulement de tambour résonna dans la nuit tombante tandis que quelques membres de l'équipage entamaient une danse guerrière sur un chant wolof. Alice était émerveillée autant par

le spectacle offert que par la simplicité de cette cérémonie spontanée. La boisson et la nourriture épicée aidant, elle se sentit prise d'une irrésistible envie de danser au milieu de ces guerriers et vint se placer au centre de leur cercle, se déhanchant lascivement sur les rythmes endiablés des djembés.

Quand tard dans la nuit elle regagna, titubante, sa cabine soutenue par le fidèle Kouadio, elle était morte de fatigue ; elle s'écroula sur son lit et s'endormit instantanément.

L'Afrique

La bouche pâteuse et une grosse migraine accompagnèrent son difficile réveil ; dans sa tête résonnait encore le tambour de la savane. Elle avait bu, sans doute un peu trop, dansé comme jamais ; qu'avait-elle fait d'autre ? Le souvenir diffus de moments d'intenses plaisirs restait imprimé dans sa mémoire, mais elle se sentait bien incapable de dire où ? Quand ? Comment ? Seules les taches suspectes éparpillées çà et là sur sa robe blanche témoignaient d'une intense activité. Elle se sentait délicieusement remplie, et fut bien étonnée de voir le phallus d'ébène bien en place dans son corps. Se sentir ainsi possédée – certainement depuis de longues heures – fit monter en elle une excitation nouvelle qu'elle parvint à apaiser en se triturant longuement le bouton.

Alice finit par se lever et prendre une douche tonifiante. Lorsqu'elle s'installa pour prendre le petit déjeuner, qui lui avait été porté tandis qu'elle se lavait, elle vit une nouvelle robe blanche bien propre posée sur son lit auprès du plateau, tandis que celle qu'elle portait la veille avait disparu. Le café était fort, bien chaud ; cela lui fit du bien et, pour se remettre complètement de sa folle soirée aux relents orgiaques, elle s'offrit une douce grasse matinée.

Dans l'après-midi, alors qu'elle avait revêtu sa jolie robe de lin, Kouakou vint lui rendre visite. Elle se sentait beaucoup plus sûre d'elle, et dès son entrée dans la cabine, elle lui demanda sèchement si c'était lui qui avait placé le phallus d'ébène en elle pendant son sommeil. Nullement gêné par cette question il lui

répondit par l'affirmative, lui recommandant même de renouveler cette opération chaque soir, jusqu'à son débarquement. Le visage du marabout exprimait une certaine satisfaction, celle du travail bien fait ; le bounga commençait à faire son œuvre. Peu à peu, la reine s'africanisait et commençait à affirmer son autorité souveraine. Avec un large sourire découvrant de belles dents blanches, Kouakou, fier de lui, lui indiqua que cet objet était quelque peu magique et lui transmettait le pouvoir des reines depuis bien des lunes ; quoi de plus normal que la reine devienne une vraie Baoulé dans sa façon de penser agrémentée de sa culture européenne ?

Petit à petit, Kouakou lui apprenait à connaître le navire ; l'accompagnant jusqu'à la passerelle, il était fier de lui faire découvrir les différentes fonctions des instruments de navigation. Les matelots de quart regardaient avec envie cette belle femme, leur reine, avec certainement quelques réminiscences de la soirée donnée en son honneur ; mais aucun n'y faisait référence, se contentant de la saluer avec beaucoup de respect.

Alice appréciait particulièrement ces moments où elle pouvait longuement admirer les dauphins qui, sautant au devant de l'étrave, accompagnaient le navire durant quelques milles. Elle fut aussi toute émerveillée de voir, défilant lentement sur bâbord, les îles Canaries. Il faisait un temps magnifique, et la chaleur tropicale qui peu à peu s'installait à bord, était agréablement rafraîchie par une douce brise.

Les journées s'écoulaient lentement au rythme de la vie à bord, elle avait perdu la notion du temps et aurait été bien incapable de dire depuis combien de temps elle avait quitté Paris ; d'ailleurs cette notion du temps qui passe n'avait plus aucune importance pour elle.

Un matin, elle fut réveillée par des bruits de moteurs, de grincements de chaînes ; alors elle sortit de sa cabine pour voir ce qui se passait et découvrit que le cargo était amarré dans un port : c'était Dakar, la première escale africaine. Elle demanda à visiter

la ville ; Kouakou lui expliqua que comme l'escale serait brève, elle pourrait faire un petit tour à terre sans trop s'éloigner du port. Et afin de lui éviter tout désagrément, elle serait accompagnée par deux membres de l'équipage qui connaissaient bien la ville.

Ce furent donc ses premiers pas sur la terre ferme, son premier contact avec l'Afrique ; elle en profita pour faire une longue promenade à travers les rues sous un chaud soleil. Sa « garde royale », attentive, la protégeait de la foule et des marchands à la sauvette qui essayaient de lui vendre des colifichets aussi chers qu'inutiles. Alice s'était beaucoup amusée dans le vaste marché où l'on trouvait de tout : beaucoup de fruits, de la viande, du poisson, mais aussi toutes sortes de coupons de tissus multicolores ainsi que des vêtements très couleur locale cohabitant avec des habits européens à la coupe beaucoup plus stricte. Lorsqu'elle retourna à bord du Tabou, elle était fatiguée, mais avait la tête remplie d'images colorées.

En soirée, le cargo quitta Dakar et effectua presque chaque jour une nouvelle escale, passant par Monrovia, Freetown, Conakry, San Pedro, Abidjan, Takoradi, Lomé et enfin Cotonou. Parfois, il n'y avait pas de port et les opérations de chargement et de déchargement s'effectuaient sur une rade foraine. Le bateau jetait l'ancre, restait au mouillage, et des chalands venaient le long du bord pour effectuer le transfert des marchandises, épaulés par une armée bruyante de dockers qui travaillaient dans la bonne humeur.

Elle put visiter plus longuement Abidjan, car cette escale dura plusieurs jours. Cela lui permit de découvrir les quartiers chic du Plateau et de Cocody où beaucoup de magasins n'étaient guère différents de ceux que l'on trouve dans les grandes métropoles européennes. Par contre elle avait un bon contact avec la population notamment dans le très populaire et animé, quartier de Treichville. Elle s'y déplaçait en toute confiance avec les matelots qui l'escortaient. Ceux-ci s'arrêtaient parfois pour parler longuement avec des gens croisés dans la rue. Alice ne comprenait rien de ce

qu'il pouvaient se raconter, dans leur dialecte, mais aux regards échangés, voyait bien qu'on parlait d'elle. Souvent, à l'issue de ces longues conversations, ponctuées par de grands éclats de rire, des autochtones s'adressaient en français à la jeune femme, la saluant avec beaucoup de respect et formulant une sorte de bénédiction et de souhaits simples et sincères pour leur nouvelle reine. Il y a aussi beaucoup de Baoulés qui vivent en Abidjan.

À l'escale de Cotonou, une partie de l'équipage débarqua pour prendre des congés et retrouver le pays Baoulé. C'était le terme de la partie maritime du voyage de la reine Alice. La petite troupe s'entassa dans un car ; Kouadio, assis à côté de sa reine, lui indiquait la suite de son long et initiatique trajet jusqu'à son royaume.

Après quelques heures de route, le car s'arrêta au bord d'une vaste lagune, devant une sorte d'embarcadère où étaient amarrées plusieurs grandes pirogues. Les bagages furent chargés sur l'une d'elles tandis qu'Alice et ses joyeux compagnons s'installèrent dans ces embarcations. Les pagaies commencèrent à s'activer au rythme d'un chant repris en chœur, tandis qu'ils avançaient lentement sur le miroir d'argent.

Ganvié

Après quelques heures de navigation sur la lagune, on distinguait à peine à l'horizon une sorte de petit village. De nombreuses pirogues venaient à leur rencontre ; toutes étaient abondamment fleuries. Leurs passagers en costume traditionnel de fête hélaient les pagayeurs du cortège royal. Cette multitude de petites embarcations vint se placer de part et d'autre, dans une joyeuse cacophonie de rires et de chants, mais toutes voulaient être plus proches du bateau de la souveraine. Après quelque temps, tous se remirent en ordre, et les navires reprirent leur route, accompagnés d'une odorante escorte fleurie pour arriver à la cité lacustre de Ganvié.

La découverte de ce village, où les cases étaient bâties sur pilotis, était pour Alice quelque chose d'étrange. Elle n'avait jamais pu imaginer qu'un tel lieu, aussi ancien, puisse exister, bien loin de ce que peuvent créer les voyagistes pour touristes en mal d'exotisme.

Dès son débarquement, les villageois se pressèrent autour d'elle, voulant tous être au plus près de cette reine blanche. Des femmes n'hésitaient pas à palper certaines parties de son corps à travers la fine étoffe de lin ; elle se laissait faire, frissonnant voluptueusement sous les caresses plus ou moins appuyées de ces nouvelles admiratrices.

Kouakou eut bien du mal à lui frayer un passage jusqu'à l'entrée de la case du chef du village ; il était obligé de faire avancer sa reine envahie par une douce torpeur. Alice eut un long entretien avec

ce chef qui s'exprimait dans un français parfait, lui expliquant que, dans cette contrée, c'était la seule enclave Baoulé, qui pour résister aux tribus hostiles avait dû s'installer au beau milieu du lac Nokoué.

Le soir, un repas africain fut donné en son honneur, et la fête dura une bonne partie de la nuit. À cette occasion on lui offrit deux magnifiques et lourds anneaux d'or qui encadraient sont visage pâle. Elle découvrit même que son père, malgré ses turpitudes, avait laissé de bons souvenirs dans ce village. Certains en parlaient encore avec beaucoup d'émotion et avaient même ressorti de vieilles photos, jaunies par le temps, dont elle ignorait l'existence. Elle sentait chez ces villageois une immense fierté de voir que c'était la fille de leur ami blanc, leur nouvelle reine.

Après les quelques journées passées à Ganvié, le marabout expliqua à la jeune femme qu'il fallait reprendre la route afin de rejoindre le royaume. Le cœur serré, les larmes aux yeux, elle fit longuement ses adieux à la population. Des provisions furent chargées sur les pirogues, et juste avant de repartir le chef du village, après un long discours, lui indiqua qu'elle aurait une accompagnatrice, une servante, qui serait à ses côtés pour l'aider et pour lui conserver un bon souvenir de Ganvié.

N'Guatta, une sculpturale jeune femme d'une trentaine d'années, prit place avec ses compagnons de voyage dans les embarcations qui repartirent vers le nord, accompagnées pendant quelque temps par de nombreuses pirogues du village. La tête remplie d'images, Alice s'endormit, bercée par le doux clapot et les chants rythmant la cadence des pagayeurs.

Parvenue sur la rive de la lagune, N'Guatta réveilla doucement sa reine avec des gestes maternels. La route était encore longue, il y avait encore beaucoup de chemin à faire avant d'arriver à destination. Le voyage se poursuivit en taxi brousse, un petit convoi de sept véhicules bien chargés, comme on ne le voit que dans ces

régions. Parfois au détour de la piste, dans la forêt équatoriale, il fallait s'arrêter pour laisser passer quelques éléphants.

C'est au cours de ces longs trajets que Kouakou lui raconta cette histoire qui se serait déroulée aux alentours du XVIIe ou du XVIIIe siècle. [1]

La légende des Baoulés :

Il y a longtemps, très longtemps, vivait au bord d'une lagune calme une tribu paisible de nos frères. Ses jeunes hommes étaient nombreux, nobles et courageux ; ses femmes étaient belles et joyeuses. Et leur reine, la reine Pokou, était la plus belle parmi les plus belles. Depuis longtemps, très longtemps, la paix était sur eux et les esclaves mêmes, fils des captifs des temps révolus, étaient heureux auprès de leurs heureux maîtres. Un jour, les ennemis vinrent nombreux comme des magnans. Il fallut quitter les paillotes, les plantations, la lagune poissonneuse, laisser les filets, tout abandonner pour fuir. Ils partirent dans la forêt. Ils laissèrent aux épines leurs pagnes, puis leur chair. Il fallait fuir toujours, sans repos, sans trêve, talonné par l'ennemi féroce. Et leur reine, la reine Pokou, marchait la dernière, portant au dos son enfant. À leur passage, la hyène ricanait, l'éléphant et le sanglier fuyaient, le chimpanzé grognait et le lion étonné s'écartait du chemin. Enfin les broussailles apparurent, puis la savane et les rôniers et, encore une fois, la horde entonna son chant d'exil :

Mi houn Ano, Mi houn Ano, blâ ô
Ebolo nigué, mo ba gnan min
Mon mari Ano, mon mari Ano, viens
Les génies de la brousse m'emportent

1. J'ai emprunté ce passage à Wikipedia ; je n'aurais certainement pas été capable de raconter cette belle histoire d'une façon aussi magistrale.

Harassés, exténués, amaigris, ils arrivèrent sur le soir au bord d'un grand fleuve dont la course se brisait sur d'énormes rochers. Et le fleuve mugissait, les flots montaient jusqu'aux cimes des arbres et retombaient, et les fugitifs étaient glacés d'effroi. Consternés, ils se regardaient. Était-ce là l'Eau qui les faisait vivre naguère, l'Eau, leur grande amie ? Il avait fallu qu'un mauvais génie l'excitât contre eux.
Et les conquérants devenaient plus proches. Et pour la première fois, le sorcier parla : « L'eau est devenue mauvaise, dit-il, et elle ne s'apaisera que quand nous lui aurons donné ce que nous avons de plus cher. » Et le chant d'espoir retentit :

Ebe nin flê nin ba
Ebe nin flâ nin nan
Ebe nin flê nin dja
Yapen'sè ni dja wali
Quelqu'un appelle son fils
Quelqu'un appelle sa mère
Quelqu'un appelle son père
Les belles filles se marieront

Et chacun donna ses bracelets d'or et d'ivoire, et tout ce qu'il avait pu sauver. Mais le sorcier les repoussa du pied et montra le jeune prince, le bébé de six mois : « Voilà, dit-il, ce que nous avons de plus précieux. » Et la mère, effrayée, serra son enfant sur son cœur.
Mais la mère était aussi la reine et, droite au bord de l'abîme, elle leva l'enfant souriant au-dessus de sa tête et le lança dans l'eau mugissante. Alors les hippopotames, d'énormes hippopotames émergèrent et, se plaçant les uns à la suite des autres, formèrent un pont

et sur ce pont miraculeux le peuple en fuite passa en chantant :

Ebe nin flê nin ba
Ebe nin flâ nin nan
Ebe nin flê nin dja
Yapen'sè ni dja wali
Quelqu'un appelle son fils
Quelqu'un appelle sa mère
Quelqu'un appelle son père
Les belles filles se marieront

Et la reine Pokou passa la dernière et trouva sur la rive son peuple prosterné. Mais la reine était aussi la mère, et elle put dire seulement « Baouli », ce qui veut dire : l'enfant est mort.
Et c'est grâce à la reine Pokou que le peuple garda le nom de Baoulé...

Lorsque Kouakou lui racontait ces histoires, Alice était transportée dans un autre monde, oubliant les secousses du taxi-brousse qui poursuivait sa route vers le nord-ouest. Ainsi ils traversèrent le Togo et entrèrent au Ghana. Le convoi s'arrêta devant un nouveau vaste miroir : le lac Volta. Ils empruntèrent une sorte de ferry-boat ressemblant à ces bateaux à aubes du Mississippi, où passagers et animaux voyageaient ensemble. Elle était reine, certes, mais dans la foule bigarrée rien ne la différenciait des autres passagers hormis sa peau blanche d'européenne. Elle se sentait en sécurité, Kouakou et N'Guatta restant toujours très proches d'elle tandis que sa discrète garde restait attentive.

Après avoir traversé le lac Volta, le petit convoi de taxis-brousse mis le cap à l'ouest ; ils étaient dans le pays Akan, région que les ancêtres des Baoulés avaient dû fuir au dix-septième siècle. Alice sentait bien, parmi ses compagnons, cette ferveur, cette sorte de retour vers leurs racines. Parallèlement, au fond d'elle-même,

un sentiment diffus l'envahissait : elle se doutait qu'elle suivait le même itinéraire que son père.

Le voyage était entrecoupé d'arrêts dans certains villages pour s'y reposer. Cette petite troupe était bien accueillie, les rivalités tribales n'existant plus. C'était souvent l'occasion de faire la fête autour d'un grand feu. De longs palabres agrémentaient ces soirées entrecoupées de danses traditionnelles. Bien que les rythmes et la chaleur ambiante soient totalement différents, ces soirées lui rappelaient les fest-noz auxquels elle participait quand, adolescente, elle passait des vacances chez sa grand-mère en Bretagne.

Au pays Baoulé

Dans le centre du Ghana, non loin de la ville de Kumasi, ils durent s'arrêter devant le lac de Bosumtwi. Pour la population locale – les Ashantis – ce lac est sacré car c'est ici que viennent les âmes des morts pour faire leurs adieux au dieu Twi. Ce lieu est étrange, de forme bien circulaire d'environ dix kilomètres de diamètre ; ce lac est en fait le cratère laissé par la chute d'une imposante météorite. Kouakou demanda à la reine et sa compagne N'Guatta d'aller y prendre un bain, bénéfique pour elle mais aussi purificateur. Elles ne se firent guère prier car leur corps recouvert par la poussière des pistes avait grand besoin d'un bain rafraîchissant.

Alice, heureuse plongea avec délice dans les eaux bleutées du lac, s'ébroua, fit quelques brasses et profita longuement de cette halte improvisée pour se sentir un peu plus propre. Cette fois, elle n'avait pas à traverser un nouveau miroir, mais simplement à se plonger dedans. Après une aussi bonne et tonifiante baignade, bien enduite d'un mélange de beurre de cacao et d'huile de coprah par les mains expertes de sa servante, la jeune femme put à loisir se reposer au cours d'une longue séance de bronzage, interrompue de temps en temps par de doux échanges de caresses avec N'Guatta, qui, à l'abri des regards indiscrets, l'initiait aux plaisirs lesbiens. Ils passèrent ensuite la nuit dans un petit village de pêcheurs où leurs furent servis des poissons grillés. C'est à l'issue du repas

qu'un villageois dit à Alice dans un anglais chantant : « Good night, white Queen of Africa ».

Dès le lendemain matin, ses compagnons, amusés par la phrase de la veille, la saluèrent en anglais avant de reprendre la route vers l'ouest après avoir contourné les rives du lac Bosumtwi. La jeune souveraine ne perdait pas une miette de cette forêt majestueuse où les fromagers, okoumés, makorés cohabitaient ; Kouakou lui apprenait peu à peu à différencier les diverses essences. Le voyage se poursuivit ainsi, entrecoupé parfois d'arrêts dans de petites villes. C'est ainsi qu'ils arrivèrent sur la rive de la Comoé, une rivière qui est une frontière naturelle entre le Ghana et la Côte d'Ivoire. Ses flots n'étaient pas aussi tumultueux que lors du passage de la reine Abla Pokou ; il n'y avait pas d'énormes hippopotames qui en permettraient le franchissement, pas plus d'ailleurs qu'un énorme fromager qui aurait pu faire office de pont.

Juste après le poste frontière il y avait un pont, un vrai pont en dur. Tandis que les taxis-brousse étaient à l'arrêt pour accomplir les formalités douanières, Alice et ses amis franchissaient à pied le pont. Tous avaient l'air grave ; l'heure était au recueillement. La reine, serrant le bras de N'Guatta, vivait pleinement cet instant solennel ; tous repensaient à la légende. Kouakou demanda alors à sa reine de faire un geste symbolique pour marquer son passage ici.

Ne sachant que faire, Alice ramassa par terre un petit galet et, après avoir écrit quelques mots dessus, le jeta par-dessus le parapet du pont. Elle suivit sa course du regard avant qu'il ne tombe dans l'eau, une dizaine de mètres plus bas. Cela ne troubla guère les quelques hippopotames qui se reposaient dans le marigot en mâchant de l'herbe. Son geste simple et spontané avait tout d'abord surpris, mais il fut rapidement applaudi par ses compagnons qui ne s'attendaient pas à ce qu'elle puisse faire instinctivement, avec un caillou, un geste similaire à celui de la légendaire reine. Le marabout questionna longuement Alice pour essayer de savoir ce

qu'elle avait bien pu écrire sur ce galet, mais elle se contenta de répondre avec un énigmatique sourire qu'elle avait formulé un vœu secret pour le peuple Baoulé.

Après cet épisode sur le pont enjambant la Comoé et avant de remonter dans les taxis-brousse, Kouakou sortit d'un petit coffret en palissandre un large collier, constitué de plaques d'or assemblées, qu'il passa autour du cou de sa souveraine. Sur le devant, les plaques formaient une sorte de triangle ; et à la pointe de celui-ci était accroché un petit masque à l'effigie de la reine Pokou. Un magnifique bijou royal.

Ainsi, Alice s'affirmait de plus en plus en tant que reine, et devenait sans doute membre à part entière de la tribu. Que de chemin parcouru en si peu de temps ! Il restait cependant encore de longues heures de route avant d'arriver à destination. Silencieuse, elle regardait défiler les paysages, perdue dans ses pensées.

Par endroits, la piste de latérite laissait place à des portions de route asphaltée, la forêt était parfois moins dense. Le convoi de taxis-brousse traversait des plantations de caféiers, de cacaoyers, et même de vastes étendues de champs de coton. Après cette immersion pendant plusieurs semaines dans la brousse, Alice sentait que l'on approchait d'une ville importante. Kouakou lui indiqua qu'ils allaient bientôt arriver à Bouaké : ce serait leur dernier arrêt avant de rejoindre le village où elle allait régner.

Bouaké est une ville de moyenne importance, mais c'est certainement là où il y a le plus de Baoulés. Une grande partie de la journée fut consacrée à la visite de la ville et à effectuer de nombreux achats pour emmener au village. Beaucoup remarquaient le superbe bijou qui ornait le cou d'Alice et comprenaient ainsi qu'elle était leur nouvelle reine ; elle était traitée avec beaucoup d'égards, certains lui offrirent même des coupons de ce célèbre tissu de coton.

En soirée, après le repas servi sur une petite place, ce fut un long défilé de plusieurs centaines de familles qui, accompagnées de

leurs enfants, venaient saluer et rendre hommage à cette nouvelle reine blanche, venue d'ailleurs, mais dont la rumeur locale disait déjà le plus grand bien. Alice, ne sachant trop comment faire, donnait à chacun un petit mot d'encouragement, embrassant les enfants, accompagnant ses gestes avec beaucoup de simplicité. Des danses traditionnelles ponctuaient cette fête improvisée qui dura jusqu'au petit matin. La jeune femme venait de passer une nuit blanche en Afrique noire.

Après un frugal petit déjeuner, il fallait repartir ; il n'y avait plus que quelques heures de route à faire pour parvenir à destination. Quelques Baoulés de la ville étaient là pour lui remettre quelques menus cadeaux et la saluer en chantant, ce qui retarda quelque peu le départ. Alice s'endormit presque aussitôt après la mise en route du convoi.

Lorsque N'Guatta la secoua doucement pour la réveiller, la jeune femme grommela ; elle aurait voulu dormir plus longtemps. Les taxis-brousse étaient arrêtés au bord d'un immense lac ; le soleil brillait, irradiant ce vaste miroir d'argent. S'isolant à quelques encablures de l'embarcadère, Alice et sa compagne prirent un bain. N'Guatta prit alors un soin particulier à bien laver la reine ; elle voulait qu'elle soit parfaite pour son entrée au village, peaufinant même l'épilation pubienne de la reine à l'aide d'un coquillage bivalve, sorte de moule, trouvée sur place, qui remplaçait efficacement la pince à épiler. Sa fidèle servante lui enfila une longue tunique blanche en lin et veilla au bon ordonnancement de ses bijoux. Ainsi apprêtée, elle rejoignit l'embarcadère.

Le transbordement des bagages s'effectuait pendant ce temps sur un petit bateau à moteur ; lorsqu'elle monta à bord, elle vit sur les visages de ses compagnons beaucoup d'admiration. Le marabout paraissait très fier de ce qu'il avait accompli : il avait rempli sa mission et amenait au village la reine qu'ils attendaient.

La traversée d'est en ouest de cet immense lac Kossou dura quelques heures. C'était donc, pour elle, le dernier miroir qu'il lui

fallait franchir. Kouakou lui expliqua que ce lac était aussi grand que le lac Léman.

Lorsque la pinasse atteignit la rive, une foule joyeuse attendait la reine ; et lorsqu'elle descendit du navire, la cohue était indescriptible. Kouakou et N'Guatta étaient obligés de servir de rempart pour préserver leur reine que tous voulaient toucher. Les quelques centaines de mètres entre le lac et le village s'effectuèrent à pied dans un joyeux désordre avec une cacophonie de cris, de chants et de diverses sonorités de tam-tams.

Alice découvrit un petit village où les cases formaient un large cercle au centre duquel trônait un magnifique baobab, ce qui laissait une grande place. Le Conseil des Anciens au grand complet et en habits de cérémonie attendait Alice sous cet arbre à palabres. Lorsqu'elle parvint jusqu'à eux, ils firent une sorte de révérence à leur nouvelle reine et le plus âgé, s'exprimant en français, lui fit un long discours de bienvenue devant la foule devenue silencieuse. Alice, très émue, les remercia pour leur chaleureux accueil, leur promettant d'être une bonne reine digne de ses prédécesseurs. Ils la conduisirent ensuite à la case qu'ils avaient édifiée à son intention. C'était une case simple, identique aux autres ; rien ne distinguait la case royale. L'intérieur, par contre, était richement décoré avec des peaux de bêtes, des statuettes et des masques baoulés traditionnels. Le marabout pénétra dans la pièce, portant une calebasse où se consumait un mélange d'herbes et d'écorces aromatiques qui dégageait une épaisse et odorante fumée, afin que seuls les bons esprits restent dans cette case.

Alice avait hâte de se reposer ; cette journée avait été épuisante. Elle en fit part à Kouakou qui, aidé par quelques-uns de ses compagnons, éloignèrent les femmes et les enfants de l'entrée de la case. Elle put alors profiter de ce moment d'intimité pour succomber aux caresses de N'Guatta. Alanguie, elle se laissa dévêtir puis, allongée sur une peau de léopard, offerte, elle se laissa fouiller par sa servante qui savait si bien jouer avec ses chairs tendres, lui

arrachant de petits cris de plaisir. Elle finit par s'endormir, remplie par le phallus d'ébène.

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain matin, il faisait grand jour. N'Guatta, qui était debout depuis un bon moment, lui avait préparé un bon café local avec des grains provenant des plantations environnantes et torréfiés sur place. Ça sentait bon ; elle but avec délice ce café, accompagné quelques galettes de manioc. Elle se sentait bien. Du dehors lui parvenaient les bruits de l'agitation du village : rires d'enfants, conversations bruyantes des femmes qui s'interpellaient dans leur langue et qu'elle avait du mal à comprendre. Kouakou, durant le voyage, lui avait bien appris quelques mots, mais elle n'était pas capable de tenir une conversation en langage wolof.

Lorsque enfin vêtue et parée de ses bijoux elle sortit de sa case, elle vit qu'il y avait beaucoup de monde sur la place ; tous portaient leur plus beau costume. De petits groupes venus des villages avoisinants étaient également présents. Kouakou vint à sa rencontre pour la conduire en écartant la foule auprès de l'arbre à palabres où l'attendait, comme lors de son arrivée, le Conseil des Anciens pour commencer les cérémonies d'intronisation de la nouvelle reine.

Il y eut plusieurs rituels ; celui de la Terre où elle dut choisir un emplacement pour creuser un trou et y planter un arbre : elle se décida pour un petit moringa, appelé aussi arbre de vie. Beaucoup coururent jusqu'à la rive du lac Kossou afin d'apporter à la reine de l'eau pour qu'elle puisse arroser sa plantation ; il y eut quelques bousculades et notre brave Alice se retrouva autant aspergée que son arbre.

Pour la cérémonie du Feu, il fallait qu'elle entasse – avec l'aide des villageois – beaucoup de branchages et rondins de bois, qu'elle allume ce feu qui servirait à cuire les repas pendant toute la durée de la fête, ce qu'elle fit en riant avec les villageois. Elle souffla sur les petites braises qui lui avaient été apporté, recevant en retour

une fumée qui lui piquait les yeux et la faisait tousser. Lorsque les flammes crépitèrent et que le feu fut bien épris, le marabout y jeta une grosse poignée de sel.

Vint ensuite l'instant solennel où, dans un silence total, on lui fit prêter ce serment :

— Désormais, je suis la gardienne de la Tradition.

« Je suis, puisque vous m'avez choisie, votre reine.

« Je m'engage à veiller sur vos acquis et à épauler les chefs des villages.

« Quelle que soit la situation, je resterai toujours parmi vous.

Elle prononça ces paroles d'une voix forte, avec beaucoup d'assurance ; et dès qu'elle se tut, un tonnerre d'applaudissements se fit entendre, couvrant la voix des Anciens qui annonçaient trois jours de festivités.

Il y eut de longs repas entrecoupés de danses, de chants et de longues légendes. Le peuple était heureux d'avoir une nouvelle reine, blanche de surcroît, qui respirait la simplicité et la gentillesse.

Alice était devenue, comme dans un conte de fée, la nouvelle reine des Baoulés.

Épilogue

Après les jours dédiés à fêter la venue de la nouvelle reine, la vie reprenait son cours dans le petit village baoulé. Très vite, Alice voulut être très proche de ses sujets. Elle était reine, certes, mais même si N'Guatta souhaitait qu'elle se contente de régner, elle tenait à partager au plus près la manière de vivre des femmes africaines. Rapidement, sa servante dut lui confectionner des pagnes dans les coupons de tissus multicolores qu'elles avaient rapportés de Bouaké.

Elle voulait apprendre la cuisine traditionnelle ; très vite, elle comprit comment préparer non seulement le *foutou*, mais aussi le *kedjenou* et l'*attiéké*. Ses journées étaient bien remplies, accompagnant jusqu'aux berges du lac les femmes qui allaient puiser de l'eau ; les voir porter des cuvettes d'eau sans en assurer l'équilibre avec leurs mains restait pour elle un grand mystère. Pourtant, en secret, elle s'entraînait dans sa case, voulant à tout prix y parvenir. Ce fut un apprentissage difficile ; mais à force de persévérance, elle commença ainsi à pouvoir faire quelques pas, et petit à petit à augmenter la distance.

Un jour elle se sentit capable d'effectuer le trajet entre le lac et le village ; alors elle se rendit jusqu'au lac avec sa cuvette sous le bras, ne disant rien au petit groupe qui allait chercher l'eau. Arrivée sur place, elle remplit sa cuvette et, à la surprise générale, la posa sur sa tête et se mit en marche pour retourner au village. Beaucoup, la voyant avancer de la sorte, étaient sidérés de voir leur

reine se comporter de plus en plus en Africaine, elle qui mettait également un point d'honneur à apprendre le wolof.

Pour la ribambelle d'enfants qui couraient entre les cases, elle institua assez vite une sorte d'école en plein-air où, pendant à peu près deux heures chaque jour, la reine apprenait le français à ces petits Baoulés, mais ne les ennuyait pas trop avec les conjugaisons et les tournures de phrases trop compliquées. Les enfants adoraient ces cours donnés sous la fraîcheur des frondaisons, parfois troublés par le passage de quelques chimpanzés, où elle leur racontait de belles histoires.

Depuis son départ de Paris, elle avait fini par perdre toute notion du temps qui passe, ne sachant pas si c'était la grande saison des petites pluies ou la petite saison des grandes pluies. Elle n'avait pas de téléphone ni de télévision ; mais cela ne la gênait pas. D'ailleurs, il n'y avait pas d'électricité.

Sa vie était désormais ici. Sans doute avait-elle, quelque part dans son corps, des chromosomes africains ; elle ne cherchait rien d'autre que d'être en harmonie avec ce peuple. Elle avait remarqué que, dans le village, plusieurs jeunes se situant dans sa tranche d'âge étaient fortement métissés. Leur origine laissait planer un doute, mais jamais elle n'osa se renseigner sur leur naissance, pensant que certainement parmi eux elle avait des demi-frères, des demi-sœurs. Les soirées se passaient généralement autour d'un grand feu à écouter de longues histoires ou des légendes racontées par des conteurs, ce qui lui permit d'en savoir davantage sur la vie de ce peuple baoulé.

Elle avait aussi de longues discussions avec le Conseil des Anciens, qui parfois avaient besoin d'un avis ou d'une solution sur un problème spécifique.

Les conflits entre villageois étaient plutôt rares, mais il arrivait parfois qu'il fallait régler certains petits litiges. Cette justice, il lui appartenait de la rendre en plein-air sous l'arbre à palabres, en costume de reine, parée de ses bijoux en portant un masque d'ébène.

Lorsqu'elle rendait sa décision après avoir écouté les plaignants, sa voix déformée par le masque avait cet accent grave, solennel, comme s'il s'agissait d'une autre personne qui s'exprimait.

Avec ses multiples activités, Alice avait totalement oublié Mélissa et Jonathan, ainsi que l'idée de se venger. Par contre, le marabout se souvenait bien de la trahison de ces deux félons envers sa reine ; et fréquemment, seul dans la forêt équatoriale, il multipliait les incantations aux esprits.

Jonathan vit ainsi son sexe rétrécir peu à peu, courant de médecins en spécialistes qui ne trouvaient aucune explication logique à ce phénomène. Ce sexe dont il était si fier jadis était devenu si petit qu'en pleine érection, il atteignait la « respectable » taille d'une phalange de l'auriculaire d'un enfant, ce qui lui valut mille moqueries. Ne pouvant plus avoir de relations sexuelles, il ne parvenait pas non plus à se masturber, ses doigts étant trop gros pour son sexe. Parfois il obtenait un fugace plaisir en l'enfonçant dans un dé à coudre. Ne sachant pas qu'il avait été marabouté, il vivait en reclus, frustré, aigri.

Nul ne sut comment Mélissa échoua un jour à Grand-Couronne, dans ce petit bar à hôtesses portant le joli nom de « TABOU ». Elle fut très rapidement embauchée par la mère maquerelle qui lui fit assez vite comprendre que consommer avec les marins c'était bien, mais que coucher avec eux c'était mieux et que cela rapportait beaucoup plus. Il ne fallut pas la forcer car elle était de plus en plus avide de sexe et ne pouvait guère rester plus d'une heure sans que l'un de ses orifices ne soit rempli, ce qui en faisait une bonne gagneuse.

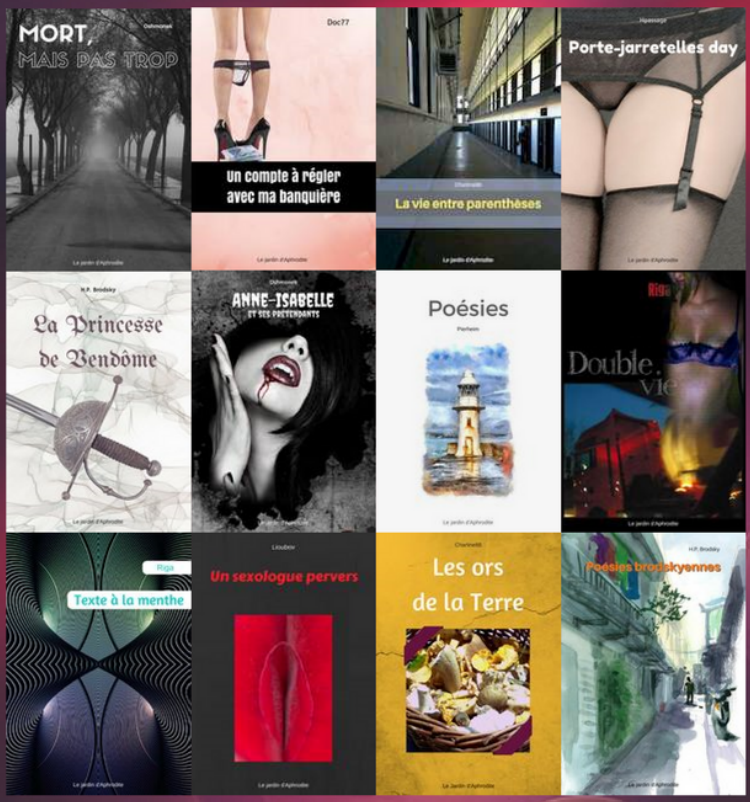
Le résultat du maraboutage effectué par Kouakou depuis sa forêt était tout simplement remarquable. Paradoxalement, chaque pénétration – même si elle lui était nécessaire pour l'apaiser – était une véritable torture pour elle. Si elle prenait un sexe dans sa bouche, elle avait l'impression que c'était un énorme clou qui s'enfonçait dans sa gorge. Les très nombreuses pénétrations anales

et vaginales qu'elle subissait quotidiennement, et dont elle ne pouvait pas se passer, lui arrachaient de véritables hurlements ; il fallut même insonoriser la pièce où elle officiait afin d'éviter les troubles de voisinage. À chaque pénétration, elle avait toujours la sensation d'être déchirée, au plus profond de ses entrailles, par d'énormes et solides clous !

Loin des affres des amants, Alice, reine blanche des Baoulés, menait une vie calme et simple dans son village où deux Anciens, sous l'arbre à palabres, se tordaient de rire en se racontant, en wolof, les dernières histoires des clous Schlomo...

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite